

Regards

JANVIER 1987 - N° 10 - Prix : 4 F
ISSN 0769-4482

LA COURNEUVE

Société

**Les oubliés
du cœur**

Entreprise

**Rateau en
mémoires**



Spectacle

**Léo Ferré
le 30
en scène**

LYCÉENS EN MOUVEMENT

**Le coup
des jeunes**

Sans dieu ni maître il chantera au centre culturel

Léo le vrai

Dominique ROGER

Léo Ferré est comme cela, personne n'y pourra jamais rien. Chez lui, la « chose écrite » est son cri de vie. Tout Ferré, d'ailleurs, est cri vital. Pour cela, sûrement, que cet amoureux, sans retenue de la solitude, a besoin régulièrement de sortir de son havre de paix italien pour interpeller les révoltes de ton âme... avec pour seul et unique étendard (fictif car il hait les drapeaux) celui de l'amour du mot et de la musique. Sa venue à La Courneuve est donc un événement artistique et humain, fournissant à Regards un prétexte sur mesure pour faire le point sur la carrière du vieux lion, toujours rugissant comme au commencement.



Moussé P. Terrasson

Ferré a la « mala reputacion » qui lui colle à la peau. On le dit volontiers coléreux, cabochard, emporté. Certains déclarent même qu'il égratigne de coups de griffes acerbes les malheureux (chasseurs d'autographes et journalistes en tête) qui d'aventure tenteraient de l'approcher.

D'autres encore affirmeront que Ferré l'anar gagne beaucoup d'argent et roule en Rolls ; bref qu'il est un « hypocrite anarchisant ». Eh bien, désolé de ne pouvoir souscrire à ces belles idées issues d'âmes bien pensantes ! Au risque

d'apparaître provocateur, j'affirme à toutes les langues vipérines que Ferré l'anarchiste du cœur, n'est pas ce lion belliciste décrié. Au risque d'apparaître désuet, j'affirme que Ferré, est un homme charmant (au sens étymologique du terme). Considérant son interlocuteur comme son alter ego, c'est empreint de respect et d'attention qu'il répond avec sincérité aux questions posées... même celles qu'il n'aime pas ! Suffit de le respecter.

Dans le grand livre illustré de sa mémoire, Ferré fourmille d'anecdotes liées à ses copains les poètes. Dialoguant avec

Apollinaire ou engueulant Rimbaud, il vit la poésie comme une excroissance de sa solitude : « C'est ça la musique. Elle emmène la poésie dans l'oreille des gens en vous violant gentiment, avec pudeur et délicatesse, avec Amour ; le véritable, celui des êtres qui ignorent la tricherie et le mensonge. » Mais alors, pourquoi avoir attendu tant d'années avant de consacrer aux poètes un spectacle intégral ? « C'est vrai, j'ai mis un sacré bout de temps pour que ces compagnons du malheur montent avec moi, tous ensemble, sur scène. Tout bonnement parce que j'hésitais. On me disait : on va t'interrompre pour te ré-

La mort :
une femme
extraordinaire.
On dit la
mort. Elle te
prend un
jour par la
main, et tu la
suis,
n'importe
où. T'es
obligé. C'est
justement
ce n'importe
où qui me
fascine et
qui fait que
je n'ai pas
peur. J'y
pense tous
les jours. Ce
n'est pas
dramatique,
mais à vrai
dire je vais
bien, alors je
veux bien
penser à la
veuve
patibulaire...

Récital Léo Ferré
Vendredi 30 janvier
à 20 h 45,
Centre culturel
« Jean-Houdremont »
Réservations : 48.38.92.60,
poste 456.



LA VIE D'ARTISTE



C'est donc sous le signe de la Vierge que Léo Ferré voit pour la première fois le soleil. Un fameux 24 août 1916 à Monaco au bord de la mer « Méditerranée » ; non loin du Casino dont son père est directeur du personnel. « Une mer trop bleue, trop calme, une mer jouet qui n'est pas tout à fait la mer. » Après, on reste sur sa faim de biographe.

Léo refuse généralement les anecdotes liées à l'enfance. « Je n'aime pas me souvenir précisément de mon enfance, parce que je suis heureux maintenant. J'y ai été non pas malheureux, mais solitaire. J'étais seul et ça a été long. Que veux-tu savoir de plus ? Ma mère, décédée en 1978, était une couturière formidable et inlassable. C'était un violon contrebasse ! » Surnommé « Tontolino » par sa « rigolote » cousine de son âge, Olga, Léo va connaître la première gifle cinglante de son existence. A neuf ans, c'est l'exil au collège Saint-Charles tenu par les frères des Ecoles chrétiennes, à Bordighera, ville frontalière italienne. Il devient le matricule 38 dans un univers de violence tous azimuts qu'il déteste au plus profond. « Je n'ai pas compris tout de suite. Marqué sur ma petite laine, comme on marque un petit mouton, j'entrais dans l'étable de l'enseignement secondaire, perpétrée dans une école dite libre, avec des bergers noirs habillés à peu près comme des femmes, avec l'odeur des hommes, bergers qui allaient me tondre durant huit ans quelques pelotes de désolation, de peines, de terreur, pour me laisser au ras comme un œuf et bon à gober par la vie. »

Ce premier apprentissage de la solitude lui révélera la musique. Il compose sa première mélodie à onze ans sur un poème de Verlaine. Puis devient bachelier à Rome. Fait de la philosophie à Monaco. Monte à Paris en 1935 pour préparer droit et

sciences po. Au lendemain de la guerre, après un passage à Radio Monte-Carlo où il est tout à la fois speaker aide-régisseur et pianiste, il s'installe à Paris. De « Tontolino » à Ferré, le parcours est long et parfois douloureux lorsque débute l'épique époque de Saint-Germain-des-Prés avec ses fins de mois qui commençaient le 8. « Le Bœuf sur le toit », le « Quod libet », les « Assassins », « Milord l'Arsoille », autant de cabarets aujourd'hui disparus, où Léo cachetonne et affronte ses premiers publics. Mais c'en était fait, désormais sa vie s'écrira avec des chansons : « l'île Saint-Louis », « Paris-Cannaille », « Graine d'ananar », « Jolie Môme », « les Poètes », « la Vie d'artiste », « Thank you Satan », « Pépée », « les Anarchistes », « C'est extra », « Avec le temps », « le Chien »...

Au total des dizaines d'enregistrements, des centaines de chansons, des millions de disques vendus. Et cela dans le foisonnement, la diversité et l'inventivité. Il a mis en musique et chanté Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Villon, Apollinaire, Aragon, Caussimon ; composé des opéras (« la Vie d'artiste » et « l'Opéra du pauvre ») et un oratorio lyrique (« la Chanson du mal-aimé ») etc.

Aujourd'hui, sage de soixante-dix ans, vivant retiré quelque part entre Sienna et Florence, tout à la fois chanteur, écrivain, orchestrateur, poète, chef d'orchestre, Léo Ferré fait un clin d'œil à quelque quarante ans de vie d'artiste, en présentant, pour la première fois, un spectacle totalement consacré à ses frangins d'la neuille, ces poètes maudits avec qui il vit depuis tant d'années.

Redoutablement Ferré... et c'est extra !

Dominique Roger
avec la complicité de
Benoît Misère

La morale :
ce qu'il y a
d'ennuyeux
avec elle,
c'est que
c'est
toujours la
morale des
autres.



P. Terrasson

clamer tes chansons, "les Anarchistes" (que je ne chante plus car je refuse d'en faire un hymne), "C'est extra" etc. C'est donc la peur du "Léo, une chanson !" qui m'a fait différer encore et encore mon envie. Et finalement, je ne regrette rien car cela se passe bien. D'ailleurs, il n'y a guère de différence avec ce que j'ai toujours fait ! » Dans ce cas, le passeport des "poètes maudits" ne serait-il pas une manière d'atténuer, de distancier le ton de sa révolte, dans la forme tout au moins ? "Ferré le diable", comme le surnomma Nougaro, a-t-il mis en veilleuse ses braises ? « Des textes durs, tels "le Chien" ou "Il n'y a plus rien", j'en ai... en attente. La poésie est une arme, la seule que j'accepte d'utiliser contre la violence, contre le flic de la société moderniste. Violence physique et aussi intellectuelle, qui n'est que l'emploi de la malhonnêteté pour des idées précises. Je ne suis pas violent, mes mots oui. La parole, le mot, le verbe, c'est sûrement moins radical et définitif que la mitraille... mais un jour, les armes ne voudront plus rien dire. Alors, là, les choses pourront changer. » La rédemption

par les mots ? « Je ne sais pas, ça, vous savez, ce sont de drôles d'idées à moi, en dehors. Je sais que, avant de mourir, un homme sera en face de moi, arme au poing. Je lui dirai : "Tire !" Il hésitera, puis ces balles s'arrêteront devant moi. Que pourrai-il faire d'autre que de se mettre à genoux ? »

amour, anarchie

Vivant loin des diverses formes du vice et des nombreux vices de forme, Ferré a toujours eu une allergie constitutive à la simple évocation du mot « politique ». Mais, ce jour-là, son sourire engageant m'entreouvrait les portes de l'audace, je tournais, comme il convient de le faire, sept fois ma langue et lui assénait tout de go : Quel est votre manière de vivre « le » politique, et à cet égard quel regard portez-vous sur les nombreuses campagnes artistiques en faveur d'actions humanitaires ? « Je ne suis pas un homme politique, je suis même à l'opposé. Parce que je parle de problèmes actuels, on me dit que je fais de la politique, et, grâce à cette confusion (largement et généreusement en-

LES MOTS DE LEO

Un glossaire pour comprendre ce « drôle de type » ? Bien évidemment non. Mais Léo Ferré me fait irrésistiblement songer à la réflexion amène d'un professeur de français d'autrefois, qui devant ma non-compréhension scolaire du « Bateau ivre » m'incitait à chercher la « clef » de l'univers rimbaldien. Avec Ferré, il en est de même. D'où ce jeu de mots en forme de définition de la vie, de l'univers ferréen. Rien de plus.

AMOUR : « On ne sait pas ce que c'est. L'éternité de l'instant ? Il le faudrait. Je voudrais apprendre à mon fils à ne pas marcher sur les autres, sur le voisin, à respecter la vie et à faire l'amour. A le faire... bien ! ».

ANARCHIE : « Négation de l'autorité d'où qu'elle vienne. Ce n'est pas de moi mais de M. Larousse. C'est aussi noble que l'amour : c'est de don. Cela dit, on doit à chaque instant se plier à l'autorité, ne serait-ce qu'en traversant la rue. Je vis dans ce qu'on appelle vite et mal le « système », et ceux qui me le reproche y sont le plus souvent, goulument, jusqu'au cou. »

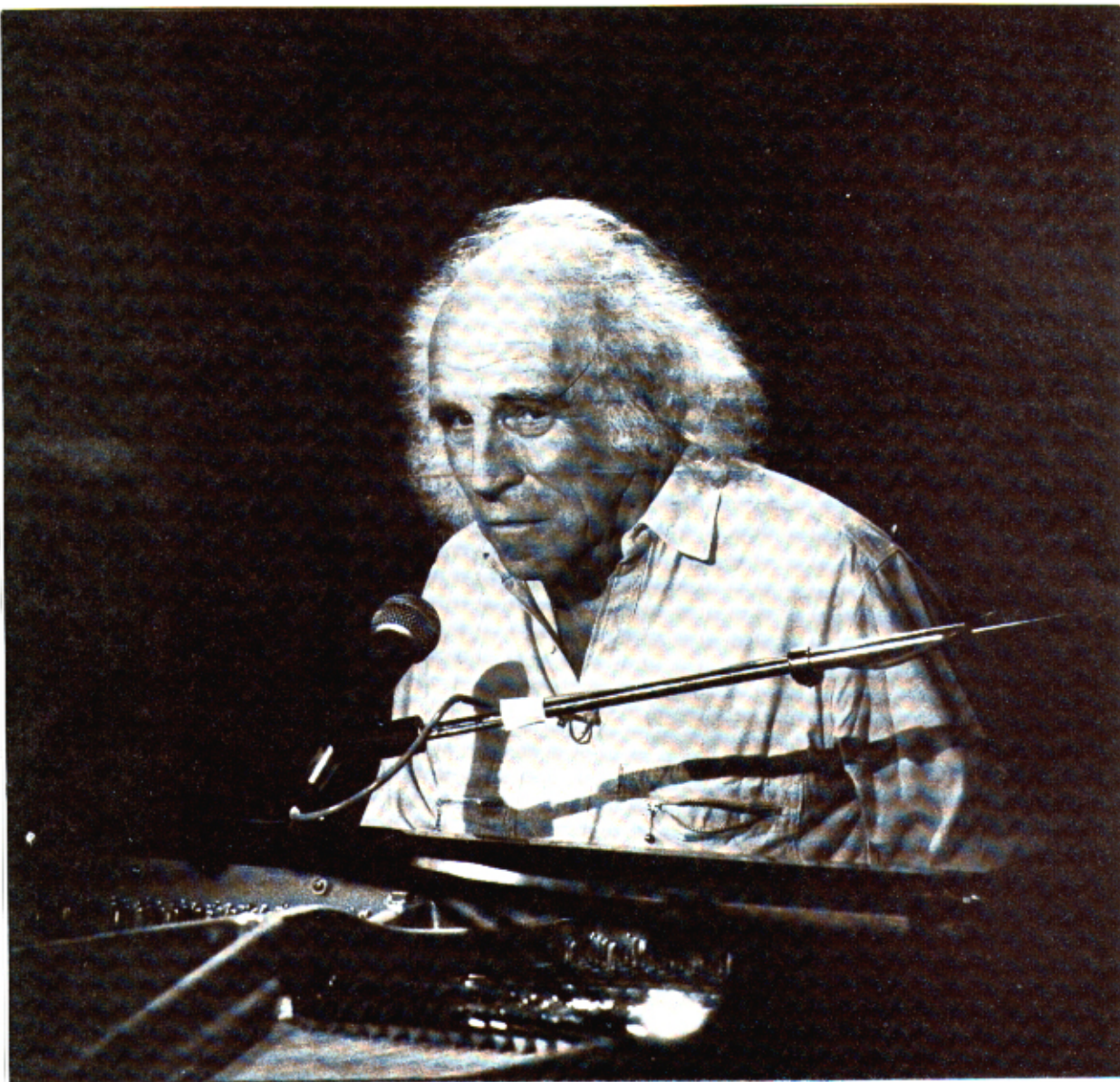
FOLIE : « C'est l'anti-raison donc la même chose que la raison. Ou du moins, disons que folie et raison se rejoignent. La raison, c'est le suprême désir de ne pas être fou. Dans la folie, la raison ne sait pas ce qu'elle est. Et puis, les fous ne savent pas qu'ils sont fous ! »

TENDRESSE : « C'est le bâtard de l'amour. »

SEXE : « Le sexe, pour moi, ne fut jamais une préoccupation psychique ou intellectuelle... La sexualité est une préoccupation sexuelle ! »

SOLITUDE : « C'est un remède d'individualiste. La vraie solitude, c'est celle du créateur. L'art est de toute manière une maladie. Quand on songe à la solitude de Ravel, Gauguin, Van Gogh. Terrible ! L'enfer du solitaire, c'est l'autre. Et là, je fais un clin d'œil à Sartre. »

D. R.



tretenue), on vient me demander des comptes sur mon orthodoxie, ma conscience politique et tout le reste ! Basta ! Pour moi, l'anarchie est la critique désespérée, la morale du refus, le désespoir de la solitude. Mais, je n'aime plus ce mot car il est totalement méconnu des gens, il ne le leur dit rien. » Allumant avec une fougue maîtrisée une Celtique, Ferré harmonise le silence d'un soupir majeur : « Un artiste doit avoir le courage d'être libre, ce qui est encore plus difficile que d'apposer sa signature au bas d'une carte ou de se déclarer "engagé". Quant aux actions humanitaires faites par les artistes, je pense que certains font cela avec tout leur cœur... mais tous les autres "s'engagent" avec des arrière-pensées d'escrocs, l'odeur du fric en sainteté. Quand on me demande, parfois je participe tout en sachant que le pouvoir s'en fout. » Ferré, désillusion ? « Ah ! non. Je suis lucide voilà tout. Il faut tuer les dégueulasseries, le fascisme, dans ses racines et non se donner l'illusion que la misère habillée est plus décente. On appelle cela la conscience, la bonne conscience et voilà ! »

A l'heure où ces lignes s'imprimeront, Ferré aura entamé, après quatre semaines de poésie non-stop au Tlp, ses voyages banlieusardes et provinciales, avant de traverser l'Atlantique pour les Etats-Unis. Entre temps, il aura fait un détour par les chemins du studio d'enregistrement afin de réaliser deux disques, et pour l'anecdote, en cinq jours ! « Je travaille très vite. C'est ainsi, ça ne s'explique pas. Le mot, la note vient immédiatement ou rien du tout. Dans un des disques, il y a "le Bateau ivre". Difficile et douloureux de Jean-Arthur ! Moi, je prétends qu'il ne doit pas être d'accord. C'est pas possible autrement. Là-bas, derrière, il s'amuse à me faire des farces ! Il y a comme cela des coups de pieds au cul qui se perdent ! » Et avec le temps, l'appréhension de chanter en public s'est-elle en allée ? « Je me force toujours parce que je n'aime pas me montrer - et Dieu sait pourtant si je me montre ! J'essaye de me passionner chaque soir pour ne pas mettre le pilote automatique... Je chante volontiers car c'est une composante de mon métier que j'apprends chaque jour. D'ailleurs, il est préférable de

me voir aujourd'hui car je passe mieux la rampe depuis que je suis devenu acteur de mes propres "œuvres" (et n'oubliez pas les guillemets, après on dira que...) ». Avec une deuxième pause cigarette, il réfléchit. Sourit. Et renchérit, lapidaire et définitif : « Je crois pourtant que je n'étais pas fait pour être chanteur. » Et l'espérance est violente ? « L'avenir c'est le grand X. Je vis le plus possible en coïncidence avec moi-même en continuant ma révolution permanente pour miner les citadelles de l'oppression. » Des regrets dans le rétroviseur de la vie ? « Des erreurs certes. Mais les désastres, je me les garde, ils m'ont amené à Marie, Mathieu et la vie que je mène... »

Avec pudeur, Ferré m'offre son sourire généreux décoché depuis un coin de sa galaxie. Inutile d'insister, il n'en dira pas plus, du moins devant la bande magnétique qui défile et s'obstine. Silence d'un homme qui a compris beaucoup de choses et qui préfère ne pas tout dire afin de ne pas ferrer nos malentendus et laisser la bride sur le cou à nos audaces. ■